

LE TEMPS D'UNE ÎLE

THIERRY CLECH

- ROMAN -

HD ateliers henry dougier © 2018
7, rue du Pré-aux-Clercs – 75007 Paris

Collection Littérature
Secrétariat général : Clémence Commelein
Correction : Karine Nedjari
Réalisation de la maquette : Nord Compo
Photographie de couverture : Denis Ricard
Conception visuelle de couverture : Fabrice Rondon

Dépôt légal : septembre 2018
ISBN : 979-10-31203-89-8
ISSN : 2554-4780
Imprimé et broché en France par l'imprimerie Corlet

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les ateliers henry dougier.

LE TEMPS D'UNE ÎLE

Thierry Clech

Longtemps, enfant, adolescent, puis adulte, je suis venu ici, devant les flots immuables, sous des ciels versatiles, à contempler une île, non loin d'où j'habitais, et à me sentir vieillir en la regardant, année après année, à me demander si ceux qui l'avaient vue avant moi s'étaient posé pareilles questions, en des siècles lointains, à propos de leur vie, face à cette baie, la même, que découvriront aussi d'autres hommes, dans dix ans ou dans mille ans, à l'aurore, au couchant, sous un soleil de solstice, d'équinoxe, dans l'air glaçant, la tiédeur, la fournaise, ou par des nuits piquetées d'étoiles que bercera le bruit des vagues.

Le ciel change sans cesse mais ses teintes reviennent. Céruléen, safran, cobalt ou ébène. L'eau des océans glisse et reflue sur le sable, jamais ne disparaît. Chaque jour le soleil s'élève et décline. L'horizon ni ne s'approche ni ne s'éloigne. Les reliefs s'érodent lentement.

Il n'y a pas d'autre ciel, pas d'autre mer, aucune autre terre, un seul soleil.

Où qu'ils soient, partout dans cette lumière, cette ombre, depuis la nuit des temps, des hommes naissent, vivent et meurent, seconde après seconde.

– 20 402

Venu des régions du pôle magnétique, de tourbillons en déferlements, le blizzard s'engouffrait par brusques embardées giratoires dans l'ancre où je m'étais réfugiée, butait sur ses parois, défléchissait. Il hurlait brièvement en fouettant la cavité rocheuse, poissait mes cheveux devenus aussi drus et gras que les tresses laineuses pendouillant aux flancs des mam-mouths. Étoupe puante, prélevée sur un animal abattu au début de l'hiver, dans laquelle je m'étais d'ailleurs lovée afin de me préserver des engelures et autres morsures du froid. 15

Les trois avec lesquels je vivais s'étaient enfoncés à l'aube dans la taïga pour y tuer quelques animaux, des rennes ou des aurochs, à coups de sagaie, tandis que j'étais restée sans bouger, méconnaissant la suite des événements dont ils avaient sans doute estimé, pour m'abandonner sans trop de remords, qu'ils ne surviendraient pas avant leur retour.

Cependant, au crépuscule, des suées s'étaient épandues sur ma poitrine, avaient suinté le long de mon dos, perlé à la surface de mon front. J'allais accoucher, seule, sans savoir, ne l'ayant jamais vu, ce qui m'attendait.

Une très légère explosion était survenue dans mon ventre et un liquide giclait à présent entre mes cuisses, comme se vide un ballon gorgé d'eau. Je n'avais toutefois aucune idée

de ce qu'était un ballon, nulle connaissance d'une pure rotondité, sauf à regarder la lune, abstraction flottant sans consistance au-dessus de ma tête dans ce ciel équivoque, pur ou troublé de nuages (ils semblaient glisser au-dessus de nous, à moins que nous ne dérivions dessous), bleuâtre, rougeoyant ou ténébreux, brûlé le jour par le soleil, pailleté la nuit de milliers de points de brillance, parfois zébré d'éclairs éblouissants qui se ramifiaient dans des grondements de fin du monde.

Je m'étais habituée à la forme de mon ventre, à sa peau distendue, sphérique. J'en avais apprivoisé les contours, le surcroît de poids. Je m'étais aussi accoutumée aux remuements épisodiques, à l'intérieur.

Allongée sur le dos, je grelottais, m'enroulais dans la peau fétide du mammoth. J'entendais les stridences du vent, des rugissements dans la nuit, des mises à mort ou des ruts. Quelques ours, sans doute. Des lions des cavernes.

Je n'avais exploré qu'un petit périmètre de cette terre où je vivais. Les étendues que j'avais foulées me paraissaient pourtant des immensités rapportées au nombre de mes années (quatorze – mais je n'en savais rien, je ne connaissais ni mon âge ni le décompte du temps, seulement accumulé dans une perception nébuleuse de mon existence). J'avais escaladé des rochers, mangé de la viande fraîchement dépecée, des racines amères et des baies âcres qui m'avaient rendue malade ou m'avaient rassasiée. J'avais couru, dormi, uriné, déféqué, respiré, bu, craché et grogné, dans les profondeurs des forêts, sur des toundras grisâtres, des prairies pelées. Était-ce partout pareil ? Dupliqué sans fin ? Du permafrost et des océans de glace où vivaient quelques animaux et de rares humains ?

Je peinais à respirer, ne pas défaillir ni hurler de douleur au risque d'alerter les bêtes avides tapies aux environs, toutes

disposées à venir renifler mes liquides organiques, humer la chaleur de mon corps, me dévorer dans un rugissement en me plantant leurs griffes dans le ventre, me brisant le cou, me perforant la gorge.

La douleur était trop vive et je ne pus ravalier des chapelets de cris qui se propagèrent dans la nuit (tant pis pour les ours et les lions, tant pis pour les hyènes géantes, les fauves à dents de sabre). Je parvins à m'accroupir en présumant que cette position pût m'être plus commode, omettant la faiblesse de mes jambes qui sitôt flageolèrent, aussi je me rallongeai, les écartai, attrapai mes chevilles, serrai, poussai, relâchai et poussai encore.

17

Je sentais l'avancée en moi, centimètre après centimètre. Un papillon s'extirpant de son cocon. Un serpent de sa mue. Je me dilatais et m'ouvrais aux abords de la tête fœtale, ovoïde. Je n'étais plus qu'un tube d'où venait la vie. Mes autres organes s'y confondaient, comme soustraits à leur fonction première : poumons, oreilles, yeux (lesquels avaient l'air fous, sans doute). Ma vue se brouillait de formes floues et sombres, ondoyantes, irréelles autour de moi.

Je me concentrais sur chaque inspiration afin de me gonfler de tout l'air possible, m'octroyant une force de compression insoupçonnée avant de le recracher en bouffées de buée rapides et de desserrer ce conduit où je sentais glisser une tête, des épaules, des côtes, des cuisses, des pieds le long des parois endolories qui se déformaient au fil du cheminement de mon petit vers l'air et la lumière – car pointaient désormais, violines et orangées, les premières lueurs du jour.

Peu à peu, mes forces s'étiolèrent, mes râles résonnèrent davantage. Écoutant mes plaintes se perdre dans les espaces inhabités, devinant les pourtours de mon corps dans les basses

lumières du lever, il me semblait entendre une bête lointaine, aviser la silhouette d'un animal blessé, qui l'un et l'autre remplaçaient, dans la confusion de mon esprit, la conscience ordinaire que j'avais de ma voix, de mon anatomie.

J'aperçus un filet de sang couler entre mes cuisses, comme il coulait des proies meurtries par les chasseurs dans les forêts silencieuses, lesquels épiaient ensuite des giclures sur le sol, à la surface des feuilles, projetées depuis une aorte ou dégoulinant le long des flancs, mouchetant l'herbe, tavelant la terre, les pierres, ou bien figées, parfois, en fines gouttelettes rouge vif sur le blanc immaculé de la neige, la transparence des glaces.

18

Je négligeai mon hémorragie, poussai, contractai, respirai à m'en brûler la trachée. Je le sentais poindre, à l'orée de la matrice, en écarter les replis glaireux. Mes doigts, de leurs extrémités, effleuraient le crâne humide, goûtaient la chaleur de ce corps toujours enclos dans le mien, mais qui peu à peu s'en détachait, quittait mon souffle, abandonnait les battements de mon cœur. J'aperçus le sommet de son crâne, auréolé d'un nuage de vapeur lorsqu'il fut exposé à la froidure. J'appuyai sur mes chairs dilatées pour lui saisir les tempes sur lesquelles je n'avais pas prise. Aussi je fouillai avec mes doigts par-delà les oreilles, les joues, afin d'atteindre les angles opposés de sa mâchoire inférieure. Précautionneusement, je tirai dessus. Sa tête glissa entre mes lèvres que je sentis, dans le changement de diamètre, se refermer sur son cou, puis se distendre de nouveau au contact des épaules, du torse et des jambes.

Je le posai aussitôt sur mon ventre, dans un halo de fumée qui se dissipa peu à peu, révélant sa peau cyanosée. Je ne savais pas s'il était vivant ou mort, entre deux états ou deux

mondes. Je ne savais pas si ses poumons roses allaient se déplier, se remplir d'air. J'ignorais ce que lui occasionnerait cette première inspiration (une forte brûlure, supposai-je).

Je le saisis par ses bras, le soulevai, le maintins en l'air dans un léger mouvement de balancier, et, après quelques instants d'oscillation de sa chair molle et inerte, enfin il cria, se contracta, s'agita.

Je continuais de me vider de mon sang qui suintait entre mes cuisses après que d'ultimes contractions abdominales eurent expulsé l'arrière-faix prolongé d'un cordon que j'avais sectionné avec mes incisives, entrant dans sa consistance comme dans celle d'oblongs mollusques qu'il m'arrivait parfois de manger après en avoir brisé la coquille.

19

L'aurore avait clarifié le ciel qui s'étirait en un vaste méplat grisé où flottaient encore quelques lambeaux de nuages, poussés par des vents amoindris. Une fine neige tombait doucement, à l'oblique, et dessinait, à l'entrée de la grotte, un tapis blanc semi-circulaire. Quelques rares flocons se déposaient sur mon petit, fondaient sur sa peau, glissaient sur lui comme de la rosée. La flaque de sang s'évasait sous mes fesses et me vidait de mes forces. Je m'assoupis, ou perdis connaissance.

À mon réveil, j'ignorais combien de temps j'avais dormi. Il était toujours sur mon ventre. Sa bouche s'ouvrait sur mon sein et en mordillait l'aréole. Mais mon cœur, oublieux de sa rythmique ordinaire, ne se contractait ni ne se relâchait avec autant d'assiduité. Mes poumons s'emplissaient à chaque inspiration d'un volume d'air rapetissé. Mes oreilles se fermaient, m'isolaient du monde extérieur dont les échos – piaulements des oiseaux, chuintements des risées du vent, doux pétilllements de la neige – se perdaient dans ma conscience vacillante.

Ma vue se brouillait et je distinguais à peine l'auréole blême du soleil qui se réverbérait au loin sur l'étendue plane, glacée, où se dressait une île – parfait tétraèdre au sommet duquel tournoyaient inlassablement des nuées d'oiseaux blancs.

Puis mes paupières retombèrent et je disparus dans ce trou noir par où vient la vie, par où elle s'en va.

J'avais toujours, au réveil, un instant d'hésitation, à me demander si j'étais encore au milieu d'un rêve dont les confins s'étiraient dans l'engourdissement du monde que l'entrouverture de mes paupières me laisserait d'ici peu deviner, autour de moi. Une fraction de seconde durant laquelle les sons, les images, les mouvements et les voix flottaient dans une consistance étrange, oscillaient sur une membrane molle, endroit ou envers de mes songes, ou de la réalité.

23

Un cri avait transpercé le silence du petit jour. Je rechignai toutefois à le considérer et tentai de m'en retourner vers les allégories du sommeil, en vain. D'autant qu'un second cri, plus puissant et aigu, fit vibrer mes tympans. Avait-il bien retenti dans le présent ? À moins qu'il ne remontât du passé ? Le temps de la fin du monde était-il venu, comme notre druide l'avait prédit ?

Un instant, je crus dénouer les raisons de mon incertitude qui ne tenait, pensai-je, qu'à mes excès de la veille, et non aux foudres de Dispater, notre dieu de la Mort (qui est antérieure à la vie, de même que la nuit a été première, et qu'ensuite, seulement, le jour est venu, avant qu'il ne reparte, aujourd'hui ou dans mille ans, dans le noir du néant : car l'abîme de l'Histoire est bien assez grand pour nous avaler tous).

D'évidence, j'avais trop bu – mais il me fallait bien m'habituer aux ivresses de l'alcool pour trouver ma place parmi les hommes du village. Hier soir, à peine avais-je vidé mon gobelet d'étain que Matugenus, mon père, m'en resservait un. Du vin rouge et du vin de fruit, de pomme ou de coing.

J'ouvris prudemment un œil sans savoir ce que j'allais découvrir, un toit de chaume et de torchis – celui de notre hutte –, à moins que, m'étant assoupi dehors sur l'herbe, laissé choir sur le sol boueux ou écroulé sur une table à l'aplomb d'un tonneau, gueule ouverte sous le goutte-à-goutte du fût vidé de son contenu, le ciel, ample et limpide, ne se déployât au-dessus de moi.

24

Or, seuls quelques rais de lumière fusaient dans la pénombre, révélant dans leur poudrolement des milliers de particules. J'étais bien allongé dans un coin de notre hutte. Le foyer s'était consumé toute la nuit, évacuant mal ses fumées par les ouvertures en pignon et provoquant des toux, des raclements parmi ceux de ma famille qui dormaient là : mon grand-père, mes parents, mes deux frères aînés (j'étais le dernier, ce pourquoi on m'avait appelé Tritogénos, comme on appelait toujours le troisième enfant).

Je refermai mes paupières et m'en retournai vers mes souvenirs de la veille que les effets prolongés de l'alcool nimbaient d'un certain onirisme, à me demander s'ils n'étaient pas le fruit d'une berlué.

Les images me revenaient un peu floues, les bruits de la fête distordus : les convives avinés, les chants, les exclamations et les rires, rauques et grasseyés, l'abattage d'un des porcs de notre enclos, plus tôt dans l'après-midi, ses couinements lorsque la lame lui avait tranché la gorge. Je revoyais les visages de cette soirée, ceux de mes frères, leurs cheveux teints

à la jeune écale de noix, sensément roux, mais plutôt rouges en réalité, leurs moustaches souillées, leurs incisives qui pénétraient dans la viande tournebrochée du cochon, les femmes babillant à l'écart de la tablée et de l'hourvari des hommes. Et le visage de mon père en train de s'abreuver, sous les vivats, dans le crâne d'un Romain raccourci il y a quelques mois. Le vin coulait sur sa braie aux bandes violet zinzolin, tachait sa tunique beigeasse.

Je rouvris un œil. Mon père était bien là, bouche qui béait avec une mouche zonzonnant à sa verticale, prête, imaginai-je, à plonger en piqué dans sa cavité pour y coller sa trompe, sucer des restes et y goûter des sucres. Mon père ronflait. Mes frères dormaient tout aussi bruyamment. Plus loin j'avisai ma mère, et, à côté d'elle, le profil émacié de mon grand-père, joues incurvées sur les dents qu'il n'avait plus. Tous clappaient, vrombissaient, ronronnaient. Aucun, semblait-il, n'avait perçu les deux cris successifs qui m'avaient tiré de mon sommeil.

25

Puis j'entendis un sifflement suraigu dont j'eus l'impression qu'il était une variation, un intermède dans le concert de ronflements de ma famille. Impression vite contredite par sa puissance et la certitude qu'il provenait du dehors et non de l'intérieur de notre hutte. Alors, le toit de chaume que je contemplais d'un œil endormi disparut en un éclair et s'ensuivit un bruit sourd, lointain, choc d'une masse venue rebondir sur le sol en le faisant trembler.

Je me demandai tout compte fait si j'étais bien réveillé, si mes rêves ne m'avaient pas de nouveau happé, si mon âme ne me jouait pas un de ses nombreux tours à me faire voir des images qui n'existaient pas, entendre des sons qui n'avaient résonné nulle part.

À travers la béance du toit, je vis glisser quelques nuages effilés poussés par les brises d'altitude de ce mois d'Edrinios, dans un silence vite griffé d'une multitude de stridulations, cependant que le ciel fut hachuré de brèves lignes parallèles : les flèches et les javelots infléchissaient leurs trajectoires avant de venir se ficher sur le dos des animaux, traverser les huttes, transpercer les dormeurs, trouer, sectionner, empaler.

Je pris ma tête entre mes mains, obstruai mes oreilles, contractai ma mâchoire, retins mon souffle, priai les dieux, fermai les yeux après avoir goûté une dernière fois la vision de notre hutte, de ma famille dormant paisiblement, car je savais, dans l'hypothèse de ma propre survie, que j'allais les retrouver dans les mêmes positions, mais morts ou à l'agonie.

Mon esprit ne put se résigner à la scène que je découvris après avoir entrouvert mes paupières, un peu plus tard, et qui me parut être celle d'un cauchemar dont je finirais bien par m'extraire, tentais-je, sans y croire vraiment, de me rassurer : ma mère allait m'embrasser, mon grand-père se racler la gorge et cracher par terre, comme à l'entame de chaque nouvelle journée. Il me fallait chasser de mon âme cette image insidieuse en sollicitant par exemple le druide pour qu'il s'en allât cueillir un peu d'herbe d'oubli, préparer son élixir que je boirai afin de remonter le fil du temps, supprimer les cris, les flèches propulsées par de nuisibles divinités (par Taranis, notre maître des phénomènes célestes ?).

Je n'aurais pas dû boire autant de vin hier soir. Me coucher si tard. Rien, alors, n'aurait eu lieu.

La voix de mon père, espérais-je, allait bien finir par retentir.

Au lieu de quoi il était toujours allongé, mais, de sa bouche demeurée en O, jaillissait la pointe de fer d'un pilum dont la

hampe retombait par terre en triangle, clavettes brisées. Sa tête, son torse et son abdomen convulsèrent quelques instants. Depuis ses commissures s'écoulaient deux filets carminés dont la source paraissait ne jamais vouloir se tarir. Remontant en glougloutant à travers l'encombrement de son gosier, un dernier râle s'interrompit net, puis sa tête bascula doucement sur le côté. Dispater l'avait rappelé.

À peine eus-je pris conscience de sa mort, sans avoir eu le temps ni le courage de m'enquérir de l'état de mes frères, de ma mère, de mon grand-père, que les frondeurs et les archers, les pierriers, les catapultes et les balistes déversèrent un nouveau déluge de projectiles et de feu. Les restes de chaume de notre hutte se consumèrent instantanément, grésillèrent et retombèrent en flammèches le long des murs. Je m'enfuis du brasier et mon premier pas, dehors, s'enfonça dans une flaque rougeâtre où convergeaient les rigoles de sang giclant des dizaines de cadavres étendus ou recroquevillés alentour, hérissés de flèches qui avaient atteint un pancréas, une gorge ou un estomac, déchiré un poumon, percé un œil, brisé une boîte crânienne, comme celle du forgeron que je remarquai à l'autre bout du chemin. Il s'écroula lorsqu'une flèche prolongée de son empennage de plumes se ficha, comme s'il en était le réceptacle prédestiné, dans le pavillon de son oreille.

27

Les cris de guerre des légionnaires retentirent : trompettes, cors et buccins, hennissements, injonctions du centurion pour lancer l'assaut. Des éclats de lumière surgirent en haut de la palissade, rutilèrent sur les cuirasses à bandes de métal des soldats qui s'y agglutinaient puis se laissaient choir par grappes à l'intérieur du village, glaives en avant tout aussi étincelants et surexposés au feu du soleil, du moins avant de nous

perforer de leurs pointes, de nous découper de leurs tranchants – alors ils dégoulineront du même rouge que leurs tuniques ou que la crête sur le casque de leur gradé, premier à se précipiter dans nos ruelles en hurlant.

Je détalai aussitôt, me dissolvant dans l'affolement général. J'oubliai mes deux frères, mon grand-père. J'oubliai ma mère. J'oubliai que mon père venait de mourir sous mes yeux. Je ne pensais plus qu'à sauver ma peau tant la peur devant l'assaut des Romains était déflagrante, impérieuse. Rien ne comptait plus que de survivre encore un peu, par la grâce de Teutatès.

28 Je traçai à toutes enjambées un sillage que nul ne pouvait suivre, croisant furtivement des visages familiers : la femme et le fils du forgeron, le potier unijambiste, la fille du tisserand (visage d'opale, cheveux de blé) que ma mère eût bien aimé me voir marier, et Dulovius, surgissant en armes de sa hutte, prêt à en découdre (« *Plutôt périr que se soumettre au joug romain* » était sa devise).

J'atteignis hors d'haleine la taverne et avisai les tonneaux. J'eus à peine le temps de m'appesantir sur le corps étendu devant moi, face contre terre, un javelot fiché dans le dos, que j'attrapai un maillet, fis sauter le fond d'une barrique, me glissai à l'intérieur juste avant l'arrivée des Romains au pas de charge (cliquetis grandissants et surmultipliés des armures articulées et des *caligæ* lardées de clous).

Recroquevillé dans mon tonneau dont je tentai à la hâte de reconstituer le fond, au-dessus de moi, en en réagrégeant les mairains, je contenais mes inspirations, en dépit de mon essoufflement. Par un interstice, je vis des fumées s'élever depuis plusieurs huttes et s'unifier en un seul panache noirâtre, tumultueux et moutonnant.

Comme une blessure mineure s'oublie dans une autre, supérieure, mes nausées et mon mal de crâne s'étaient dissipés dans la furie de l'attaque romaine. Mais ils recommençaient de m'indisposer, d'autant que mes pieds clapotaient dans la lie et que mon nez butait sur les douelles de chêne imprégnées de la vinasse qui coulait toujours dans mes veines. C'était somme toute étrange de me retrouver aujourd'hui derrière la paroi de ce tonneau que j'avais contribué à vider de son contenu. En deçà, j'étais dans la pénombre, immobile, silencieux, à l'écoute de ma propre respiration. Au-delà, j'observais par le trou de la bonde un Gaulois agenouillé, bouclier en protection, face à son bourreau qui frappait dessus avec son glaive, comme un dinandier. Le bouclier s'abaissait un peu plus à chaque coup, pareil à un pieu que l'on plante, et puis plus de bouclier, glaive en avant, pointe dans le cœur.

29

D'autres duels échappaient à mon champ de vision. J'en entendais toutefois les sons qui claquaient, mats ou secs, s'éloignaient et se rapprochaient, des vibrations métalliques, des crissements, chuintements de lames pénétrant dans des cuisses, entre des côtes, dans une joue, un triceps, des tapements, des froufrous de tuniques dans l'air au gré des voltes et des esquives des combattants. Concert de chocs, de cris et de plaintes qui au fil des minutes ou des heures (j'avais perdu toute mesure du temps, dans mon tonneau) s'amenuisèrent, s'espacèrent. Quand je n'entendis plus que des bruits épars, les visages de ma famille, de mes voisins et de mes amis reprirent consistance dans mon esprit. Ils étaient là, de l'autre côté des douelles, gisaient dans le silence du village où flottait désormais une nappe de brume masquant les cadavres étendus au sol, comme la neige, chaque hiver, recouvrait les boues et les détritrus.

J'en profitai pour m'extraire précautionneusement de mon abri. Puis, sans regarder autour de moi, de peur d'apercevoir des Romains, je me précipitai vers le sentier menant à la mer.

Hors d'haleine, en pleurs, je courais à l'aveugle dans la brume qui flottait sur le chemin, dérobaient les bosquets dont seules les frondaisons émergeaient de la vapeur (aux feuilles déjà altérées, çà et là, par quelques ternissures automnales), bruissant sous les risées du vent, entremêlant plusieurs essences, chênes, ormes, sapins ou châtaigniers. Me parvenait, assourdi, le déferlement des flots sur le sable auquel se mêlaient mes pas rapides qui foulaient – j'en inférais les textures en fonction des différents bruits qu'ils produisaient – de l'herbe, de la terre ou des pierres. Mes pieds, en courant, écrasaient aussi des champignons, des bogues fraîches, des fougères, fouettaient des ronces ou des orties, brisaient des branches mortes qui craquaient alors sèchement dans le silence du sentier.

Je courais aussi vite que possible, confondant les distances et le temps, me figurant que plus je m'en éloignerais, plus ce saccage serait relégué dans un passé artificiel, lointain, inoffensif, là où les morts qui nous ont fait tant pleurer ne sont plus, désormais, que les vignettes indolores d'une vie antérieure. Pourtant, les images de ma famille me revenaient, nettes et lancinantes, puis celles de mon village où la brume devait à présent se dissiper (car elle se dissipait à mesure que je me rapprochais de la mer), découvrant les huttes calcinées, les flaques de sang, les cadavres carbonisés ou transpercés de flèches, comme lorsque à la fonte des neiges on retrouvait la fange.

Le rivage, enfin, apparut. Je ralentis, repris mon souffle en grimant sur les premiers rochers recouverts de fucus brun

olive à vésicules, également en suspension dans les mares, ou échoués sur la plage.

La mer était calme. La marée basse. J'atteignis le sable gorgé d'eau dans lequel je m'enfonçai légèrement. Je regardai la plage, puis le ciel. J'étais prisonnier entre ces deux planètes, me dis-je, l'une consistante, sous mes pieds, l'autre au-dessus de ma tête, d'une nature qui me demeurerait mystérieuse dans ses hauteurs où se perdait mon esprit.

Je m'arrêtai, fixai mon regard sur l'île, face à moi, au sommet de laquelle mouettes et goélands tournoyaient sans cesse. Mais plus mes yeux s'y focalisaient, plus cette image devint floue. Je n'y voyais plus que mes propres pensées. Aussi, je refermai mes paupières, écoutai les vagues s'écraser sur le sable, dont le reflux, dans un rythme régulier, inéluctable, emportait au large, l'un après l'autre, tous les visages que j'avais aimés.